

A Anniston, les fantômes de Monsanto

Près d'un siècle après avoir commencé à produire des polychlorobiphényles (PCB) pour la firme Monsanto, cette ville de l'Alabama aux Etats-Unis reste contaminée et sa population rongée par un mal invisible.

Un article de S. Foucart

https://www.lemonde.fr/contaminations-long-format/article/2018/09/01/a-anniston-les-fantomes-de-monsanto_5348835_5347510.html

Extraits

Vers le milieu des années 1990, Shirley McCord a commencé à compter les morts. Elle a pris un cahier et, semaine après semaine, elle y a inscrit les noms de ceux qui mouraient. Devant chacun, elle indiquait la date du décès et la maladie.

Shirley McCord n'était pas médecin ou épidémiologiste. Elle était épicière à Anniston, dans l'Alabama, et elle trouvait que ses clients mouraient un peu trop jeunes et un peu trop nombreux. Comme beaucoup d'habitants des quartiers ouest de la petite ville, elle avait l'intuition qu'un mal invisible rongait le bourg et sa population.

Nul ne se souvient précisément quand elle a commencé la rédaction de son registre, mais une chose est sûre : en 2003, elle en avait rempli dix-sept pages. « Avec environ vingt-cinq noms par page », précise Ellen Spears, professeure d'études américaines à l'université de l'Alabama et qui a fait d'Anniston l'un de ses terrains d'étude. Le carnet de Shirley McCord est aujourd'hui introuvable. L'épicière est morte en 2007, emportée à 71 ans par un cancer, la maladie qui a tué tant de ses voisins.

Anniston aurait pu être un paradis. La petite ville – à peine plus de 20 000 habitants – est nichée dans les paysages somptueux du piémont des Appalaches, dominés par une forêt émeraude, haute et dense, comme on n'en voit pas en Europe. Les marges de l'immense forêt nationale Talladega bordent Anniston, enrobent ses conurbations, ses échangeurs. Autour d'un centre-ville minuscule de quelques rues tirées au cordeau, les petites maisons de bois éparses qui forment l'ouest d'Anniston ne sont jamais très loin de la nature exubérante.

Dans les années qui suivent sa fondation, dans les années 1870, Anniston est surnommée « la cité modèle ». Les fourneaux de la Southern Manganese Corporation et plusieurs fonderies s'installent dans l'ouest de la ville ; la métallurgie apporte paix et prospérité à toutes les communautés. Dans les rues circulent les premières automobiles d'Alabama, et Anniston est l'une des villes de l'Etat les plus tôt raccordées au réseau électrique.

Un siècle plus tard, « la cité modèle » est devenue « la ville toxique ». Sous ce surnom, elle sort de son anonymat au début des années 2000, et fait les gros titres de la presse américaine et internationale – en France, la journaliste Marie-Monique Robin lui consacre les premières pages de son livre-enquête *Le Monde selon Monsanto* (La Découverte, 2008). Le bourg est alors reconnu comme l'un des lieux les plus pollués d'Amérique du Nord.

Les PCB, un monstre chimique

L'histoire commence en 1929, quand la Swann Chemical Company installe à Anniston une grande usine de production de polychlorobiphényles (PCB), ces

substances aux propriétés physicochimiques miraculeuses, utilisées dans les gros transformateurs électriques, dans l'encre, les plastiques ou encore les peintures... Six ans plus tard, en 1935, Monsanto rachète l'usine, l'une des deux seules à produire ces substances outre-Atlantique.

La firme détient ainsi, pendant près de quarante ans, le monopole de la production de PCB aux Etats-Unis et se débarrasse de ses déchets et de ses effluents dans les rivières, mais aussi dans deux grandes décharges adjacentes à l'usine. Les PCB sont interdits à la fin des années 1970 aux Etats-Unis, pour leur haute toxicité et leur persistance dans l'environnement, mais le géant agrochimique de Saint Louis (Missouri) connaissait la nocivité de son produit depuis la fin des années 1930.

Selon l'Agence de protection de l'environnement (EPA) américaine, au moins 5 000 tonnes de PCB ont été mises sauvagement en décharge, et quelque 530 tonnes ont été déversées dans la rivière Snow Creek, qui traverse Anniston du nord au sud.

Le vent souffle, la pluie tombe, les eaux ruissellent, les cours d'eau s'écoulent, débordent, et distribuent le poison partout. Les sols, les eaux de surface et souterraines, les sédiments, la faune sauvage et domestique, l'air et les humains sont contaminés, à des niveaux qui dépassent parfois l'imagination. A quoi il faut ajouter le plomb et le mercure, laissés dans les sols par toutes les industries qui se sont succédé ici.

PCB : ces trois lettres ne disent rien. Elles n'évoquent aucune image, aucune représentation. Mais derrière cet acronyme se cache un monstre chimique, une hydre de synthèse à 209 têtes. « *Il ne s'agit pas d'une seule substance, mais de 209 molécules qui ont toutes des propriétés toxicologiques différentes, qui peuvent chacune cibler un organe ou certaines fonctions de l'organisme* », explique Ellen Spears.

La liste des maux associés aux PCB est un long et morbide catalogue. « *De manière générale, il a été montré que les PCB sont une cause certaine ou probable de mélanomes, de certains lymphomes, de cancer du sein*, explique David Carpenter, professeur à l'université d'Albany (Etat de New York), l'un des plus fins connaisseurs du sujet. *A Anniston, on voit que les PCB sont associés à une pression artérielle élevée, au diabète, à des troubles cardiaques, à une réduction des niveaux de testostérone, à l'irrégularité du cycle menstruel, parfois à l'absence d'ovulation chez les femmes les plus exposées.* »

Sur la population de la petite ville, des effets négatifs sur les capacités cognitives des enfants exposés in utero ont également été montrés. Les études menées à Anniston, sur quelques centaines d'individus, n'ont toutefois pu mettre en évidence que les effets les plus massifs. Faute d'échantillons suffisants, toutes les maladies plus rares – les cancers, les maladies auto-immunes, etc. – sont condamnées à demeurer sous le radar de la statistique.

Certains chiffres, toutefois, donnent le vertige : de sources médicales locales, sur les 14 000 habitants d'Anniston à avoir été examinés en 2017 au centre hospitalier régional, environ 12 000 étaient diabétiques ou présentaient des signes de diabète. Contactée, la direction du centre n'a pas répondu à nos sollicitations.

David Baker le dit comme il déclinerait une part de son identité : « *Moi, je n'ai pas de PCB dans le sang, mais beaucoup dans les tissus adipeux.* » Il fait partie des témoins incontournables du désastre et de ses conséquences. C'est un grand gaillard afro-américain de 65 ans qui a mené, devant les tribunaux de l'Etat d'Alabama, la lutte des habitants d'Anniston contre Monsanto. Avec, comme moteur, une revanche personnelle à prendre sur le géant agrochimique.

« *En 1970, mon frère Terry avait 16 ans, raconte-t-il. Il n'avait jamais fumé, il ne buvait pas. Il est mort d'un cancer du poumon, d'une tumeur cérébrale et d'une maladie du cœur. Tout cela en même temps. Son médecin en pleurait.* » Quarante-trois ans plus tard, la victoire est historique. En 2003, trois *class actions* (« actions de groupe ») rassemblant plusieurs milliers d'habitants de la ville aboutissent à la condamnation de Monsanto – 700 millions de dollars de dédommagements, de soins médicaux et de nettoyage. C'est cette première grande affaire de justice environnementale qui a mis, pour un bref moment, la petite ville sudiste et ses tourments au centre de l'attention mondiale.

Tout racheter et faire place nette

A la table d'un restaurant de Noble Avenue – l'artère commerçante qui faisait jadis la fierté de la ville –, David Baker s'enflamme au souvenir de la vie d'avant, celle de son enfance, dans les quartiers ouest. « *Personne ne se doutait que c'était si dangereux, que tout était si contaminé, raconte-t-il. Les enfants allaient jouer dans la rivière, on se baignait dans ce qu'on appelait le "trou bleu", parce que l'eau y prenait une couleur bleutée le soir et dégageait des vapeurs.* » Ces étrangetés amusaient les enfants ; ils jouaient dans l'eau empoisonnée.

L'usine a été installée en surplomb de ces quartiers, ceux des pauvres et des Noirs. Ses effluents toxiques s'accumulaient dans les méandres de la rivière, ruisselaient vers leurs maisons, imprégnaient leurs jardins. « *C'était une époque où les gens faisaient pousser des légumes dans leurs potagers, ils avaient des animaux, des cochons, des poules, raconte David Baker. On cueillait des baies, on pêchait les poissons de la rivière.* » Les plus pauvres, ceux qui vivaient le plus de leur jardin et de leurs bêtes, étaient les plus contaminés.

L'usine est encore campée là, au même endroit, comme un souvenir indélébile. Clôturée, protégée, inextricable enchevêtrement de tuyaux et de réacteurs hérissé de cheminées, elle domine encore l'ouest d'Anniston. Elle n'appartient plus à Monsanto, qui s'est débarrassé de sa division chimique à la fin des années 1990 : elle est devenue l'usine Solutia, désormais propriété de la société Eastman, et ne produit plus aucun PCB. En contrebas, sur son flanc est, deux ou trois hectares de prairie plantés d'arbres solitaires. C'était le quartier de Mars Hill. D'un geste large, David Baker embrasse cette trouée incongrue de l'ouest d'Anniston. « *Avant, il y avait là tout un quartier, une centaine de maisons, deux églises, raconte David Baker. C'était une communauté florissante. Tout a été rasé.* »

Au milieu des années 1990, les cadres de Monsanto lancent discrètement un programme de rachat des propriétés du quartier de Mars Hill. Les mémos internes de la firme, rendus publics à la fin des années 1990 par la justice et que *Le Monde* a pu consulter, montrent que les responsables de l'entreprise s'inquiètent : ils suspectent que les niveaux de pollution des sols aux PCB sont, à Mars Hill, si phénoménaux qu'ils placent la société dans une situation de haut risque juridique. Il faut tout racheter et faire place nette.

A l'époque, les riverains ne savent encore rien de l'étendue du problème. Opal Scruggs, 83 ans, a toujours vécu à Anniston ; son grand-père a fait toute sa carrière comme ouvrier à l'usine. Avec son accent du vieux Sud, elle raconte : « *L'odeur dégagée par l'usine était bien sûr épouvantable et on trouvait chaque jour, jusque dans la maison, un dépôt gras sur les tables et les assiettes... Tous les matins, il fallait refaire la vaisselle. Mais on ne savait pas qu'on avait Monsanto dans le sang.* »

En 1995, le pasteur de l'église baptiste de Mars Hill est approché. Monsanto souhaite acquérir le sanctuaire et son terrain pour une somme trop élevée pour ne pas être suspecte. C'est le début de la prise de conscience des habitants ; c'est le lancement des procès, mais la plupart des maisons de Mars Hill sont rachetées avant la fin des poursuites. Tout le quartier disparaît.

Les documents internes de la firme sont la dernière mémoire des lieux et de leurs habitants. Un mémo du 24 mai 1996 résume l'avancée du programme de rachat des propriétés et égrène les noms de ceux qui sont partis, des adresses qui n'existent plus. Eloise Measling vivait au 802 Boynton Avenue, Odessa Reese au 811 de la même rue, Dorothy Hammock habitait au 1 501, West 8th Street, Andrew Hartsfield au 517 Ferron Avenue, Sallie Franklin au 610 Montrose Avenue... « *Presque tous sont morts à présent* », dit David Baker avant de nous mener vers la dernière maison du quartier, tout en haut de Montrose Avenue.

A cette adresse, indique le mémo du 24 mai 1996, « *le révérend Thomas Long et son épouse n'acceptent pas les offres de rachat* ». L'homme n'a jamais changé d'avis. Il vit toujours là, dans sa petite maison de bois, semblable à celles que l'on voit ailleurs à Anniston ouest. Une dizaine de tondeuses à gazon hors d'âge s'entassent devant le pas de sa porte – « *il les répare* », explique David Baker. Comme lui, Thomas Long a fait partie des fortes têtes et s'est toujours opposé à la firme. Pourquoi est-il resté ? « *Parce que je suis né ici, il y a maintenant plus de soixante-dix ans* », dit-il simplement. Et précise son taux de PCB dans le sang – « *168 parties par million [ppm] à l'époque du procès* ». C'est plus de cent fois la moyenne américaine...

La 10^e Rue passe tout à côté de Mars Hill. Le commerce de Shirley McCord, l'épicière qui comptait les morts, était là. « *La boutique a été rasée comme le reste* », dit David Baker. D'autres commerces, une station-service, un restaurant, ont été laissés à l'abandon et leurs ruines, à quelques encablures de l'usine, sont autant de présences fantomatiques dans la ville. Dans les autres quartiers de l'ouest d'Anniston, çà et là, l'œil est accroché par des maisons abandonnées, reprises par la végétation, et qui donnent à certaines rues un air de postapocalypse.

Que savaient les cadres de Monsanto ? Et depuis quand le savaient-ils ? La question est si vaste qu'elle a fait l'objet d'une thèse de doctorat soutenue en 1999 par Robert Brent Cissell, à l'université de Louisville (Kentucky). Sa lecture est accablante. « *Au milieu des années 1930, à Harvard, le professeur Cecil Drinker avait déjà mené des travaux sur les effets délétères systémiques des PCB, y compris à faibles doses, raconte Ellen Spears. En juin 1937, au cours d'un symposium sur le sujet, il a présenté ses résultats aux autorités sanitaires fédérales et à des responsables d'entreprises, dont Monsanto.* » Le directeur de la santé de la firme, Emmett Kelly, assiste à la réunion ; aucune mesure de protection des populations n'est prise.

En 1966, la société commande une série de tests sur la rivière Snow Creek, à Anniston : dans certains secteurs, lit-on dans le rapport des biologistes, les poissons ne survivent pas à une plongée dans l'eau de quelques secondes. En 1970, Monsanto achète, auprès d'habitants des quartiers ouest, un cochon destiné à la consommation : les taux de contamination des tissus adipeux de l'animal sont vertigineux. Les biologistes du groupe y dosent une concentration de quelque 19 800 ppm de PCB, soit 4 000 fois le seuil acceptable fixé à l'époque par les autorités sanitaires américaines.

Monsanto ne peut plus ignorer que les habitants d'Anniston ouest s'empoisonnent. Cette année-là, raconte Ellen Spears, le quotidien local, *l'Anniston Star*, publie une première alerte. « *Les responsables de la société ont immédiatement répliqué que tout était sous contrôle* », dit l'universitaire. La même année, un cadre de la firme écrit à ses correspondants, à propos des PCB, dans un mémo qui a fait date : « *Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre un seul dollar de business.* »

Deux ans plus tard, en 1972, le géant agrochimique commande à un laboratoire privé une étude de deux ans sur des rats. Le résultat tombe au printemps 1975 : les animaux exposés à quelques PCB présentent des tumeurs hépatiques. Dans son projet de rapport, qu'il soumet à Monsanto, le laboratoire indique que les PCB testés sont « *légèrement tumorigènes* ». Mais même cette expression euphémisante est intolérable : George Levinas, le patron de la toxicologie de Monsanto, fait corriger et demande au laboratoire d'indiquer que le produit testé « *n'apparaît pas cancérigène* ». « *Cette phrase est préférable* », explique-t-il.

Il faut attendre le début des années 1990 pour que le secret de la contamination commence à s'éventer. En 1993, la compagnie d'électricité de l'Alabama lance la construction d'un gros transformateur sur un terrain bordant la décharge occidentale de l'usine. Pamela Scully, qui supervise la décontamination de la ville pour l'EPA nous conduit sur les lieux. « *La compagnie d'électricité a fait mener des analyses de routine sur les sols et a découvert des niveaux très élevés de PCB*, raconte-t-elle. *Et elle a immédiatement prévenu l'EPA.* » Ici, comme à Mars Hill, les niveaux de PCB sont énormes – de plusieurs dizaines à plusieurs centaines de milliers de fois le seuil considéré comme acceptable par les autorités.

L'objectif de l'EPA, explique Pamela Scully, est que les propriétés contaminées soient nettoyées lorsque la contamination excède 1 ppm. Or, les PCB ne disparaissent pas. Ils persistent plusieurs siècles dans les sols. Pour s'en débarrasser, il faut écorcher la terre contaminée. « *On la retire sur une épaisseur d'environ 30 centimètres et on la remplace par de la terre propre*, explique-t-elle. *Environ 700 propriétés étaient concernées et la grande majorité ont été décontaminées. Il en reste quatorze.* »

Les opérations sont délicates. « *Nos relations sont parfois difficiles avec les gens*, relate Pamela Scully, sans jamais se départir de son sourire. *Beaucoup d'entre eux ont des raisons d'être en colère et cette colère se manifeste parfois contre nous...* » La plus grande part de cette terre contaminée ne peut être nettoyée : elle finit dans les remblais, sous les routes et les parkings, dont on espère qu'elle restera à jamais prisonnière.

La décontamination est donc presque finie ? En réalité, elle ne fait que commencer. Pamela Scully nous emmène jusque dans la 11^e Rue, qui longe la

voie ferrée. Entre la chaussée et la voie, un banal fossé, qui descend de l'usine. « *Ici, on atteignait des niveaux de contamination de l'ordre de 5 000 ppm* », dit-elle. A cet endroit, le fossé tombe dans la rivière Snow Creek, qui passe sous la chaussée. Six kilomètres plus au sud, le ruisseau se jette, à son tour, dans un autre cours d'eau plus important, le Choccolocco.

Les PCB se diffusent ainsi, par capillarité : aujourd'hui, sur quelque 50 kilomètres, toute la plaine d'inondation de la rivière est contaminée. Après les jardins d'Anniston, ce sont quelque 200 terrains agricoles ou forestiers qu'il va falloir ausculter et nettoyer, de même que les milliers de tonnes de sédiments du Choccolocco. Un travail de titan dont il n'est même pas sûr qu'il soit jamais mené. « *L'EPA va conduire une évaluation des risques et prendre, dans les prochaines années, une décision sur ce qu'il conviendra de faire*, explique Pamela Scully. *Je serai en retraite depuis longtemps que cette histoire sera loin d'être terminée !* »

Enfants nés avec douze doigts

Mais pour nombre d'habitants des quartiers ouest, l'histoire ne s'achèvera jamais. David Baker montre les deux décharges de l'usine : les milliers de tonnes de PCB enfouies sont toujours là, confinées sous un géotextile censé éviter de nouvelles fuites. Elles n'en partiront pas. Avec quels effets à long ou très long terme ? Nul ne saurait le dire. Même aujourd'hui, mesurer précisément les dégâts sur la santé de la population semble impossible. David Carpenter, qui a pourtant participé à plusieurs études sur la localité, juge celles-ci « *incomplètes* », car fondées sur de trop petits échantillons.

Bien sûr, on pourrait traverser Anniston sans rien voir de particulier. Le cancer et le diabète sont des chasseurs discrets. Ils n'affichent pas leurs trophées dans les rues. Il faut s'arrêter, au hasard des adresses dans les quartiers ouest, engager la conversation.

Croisée en haut de la 3^e Rue, Cynthia Strickman, la soixantaine, Afro-Américaine aux yeux bleu électrique, a la voix qui vibre de colère. Colère contre Monsanto, colère contre les cabinets d'avocats, qui sont partis avec bien trop d'argent et n'ont laissé que des miettes aux plaignants, tonne-t-elle... Des problèmes de santé ? Elle assure qu'elle n'a rien. Il faut discuter quelque temps pour qu'elle confie, au détour d'une phrase, que deux de ses trois enfants sont nés avec douze doigts. « *Mais je ne les ai pas laissés avec cet embarras*, dit-elle. *Ils ont été opérés tout petits. Ils ont la quarantaine, maintenant, et ils vont bien...* »

De l'autre côté de l'usine, un petit pâté de maisons est coincé entre l'autoroute, la voie ferrée et le transformateur d'où le scandale est parti. Des cabanes de bois rafistolées, des bicoques en préfabriqué avoisinent des bâtisses en dur et des mobile homes sédentarisés, posés au milieu d'un carré de pelouse. Kim Abernathy, la trentaine, habite en face du transformateur. Sa maison a partiellement brûlé et tout un pan de mur est noirci. « *Ce n'est pas un problème, on peut toujours y habiter* », dit-elle. Des problèmes de santé ? Avec l'air étonné qu'on puisse poser la question, elle répond qu'elle a eu un cancer ovarien à 17 ans, que sa sœur a eu le même à 15 ans. Toutes deux ont été sauvées. « *Nous avons eu de la chance : en Alabama, le programme Medicaid prend en charge les soins des enfants jusqu'à 19 ans* », explique-t-elle.

Elle égrène les cas familiaux de cancer : sa tante, qui entre en soins palliatifs après des mois de lutte contre un cancer du rein, son cousin frappé par le même genre de maladie – elle ne sait plus quel organe était touché. Ce n'est plus si

important de le savoir. « *Il est mort en douze jours* », dit-elle. De toute la famille, seule sa grand-mère, assure-t-elle, a été associée à l'une des trois *class actions* lancées contre Monsanto. « *Elle a touché 32 000 dollars.* » Et ce petit enfant de 2 ou 3 ans, qui galope auprès d'elle ? « *C'est mon neveu. Il va bien. Il est asthmatique, mais c'est le cas de presque tous les enfants, ici...* » Il y a quatre ans, poursuit la jeune femme, les pelleteuses sont venues décontaminer le jardin. La terre a été arrachée et remplacée. « *Les travaux ont duré presque un an* », précise-t-elle.

Sa mère, Brenda, la cinquantaine, nous rejoint et confirme. Elle aussi raconte les malheurs de la communauté, comme cette adolescente du coin frappée par un cancer des os... A quelques centaines de mètres de là, Jean Sides, 67 ans, trouve aussi que le cancer frappe beaucoup de monde dans le voisinage. Mais ce qui la surprend plus encore, ce sont les maladies cardiaques. Elle plisse les yeux pour se souvenir et, de l'index, compte en désignant des maisons alentour : « *Un, deux, trois, quatre, cinq...* »

Bien sûr, le hasard des rencontres n'a pas valeur de statistiques, d'autant que les anecdotes et les histoires glanées dans les rues ne sont jamais – secret médical oblige – complètement vérifiables. Mais converser au gré des rencontres à Anniston ouest vous plonge souvent dans une forme de sidération devant la magnitude de la misère sociale, l'omniprésence de la maladie, le poids de la résignation.

L'une des pédiatres qui exerce depuis le plus longtemps à Anniston ne peut que confirmer la singularité des maux rencontrés dans la population. Angela Martin, travaille à quelques kilomètres de l'usine, dans une petite clinique de la 4^e Rue. Que voit-on chez les enfants d'Anniston ? « *Certains ont de la tension, des taux de cholestérol et de glycémie élevés, comme des personnes de 60 ou 70 ans,* affirme-t-elle. *Lorsqu'ils sortent du lycée, au lieu de chercher un boulot comme les autres, certains se demandent comment obtenir une pension d'invalidité parce qu'ils ne peuvent pas travailler avec leur maladie rénale ou hépatique.* »

Cancers rares à évolution rapide, lupus (une grave maladie auto-immune), malformations congénitales, asthme, déficit d'attention et hyperactivité, diabète précoce, syndromes autistiques... tout cela est le lot de ses consultations, dit-elle. « *On voit aussi des syndromes de Goldenhar [un ensemble de malformations touchant les systèmes auditif et oculaire, le squelette]. Bien sûr, il y en a ailleurs, mais pourquoi en voit-on autant à Anniston ? Pourquoi autant de ces syndromes sont associés au code postal 36201 [celui d'Anniston ouest] ? Nous avons eu ici un bébé né sans yeux, avec une seule oreille. En trente ans de pratique de la médecine, je n'ai jamais vu cela.* » Pour la pédiatre, il ne fait guère de doute que la contamination de l'environnement joue un rôle majeur dans cette accumulation de maux qui frappent les plus jeunes – rien d'autre ne saurait expliquer le caractère « *unique* » de la situation.

Nouveau chapitre de l'histoire raciale

Le scepticisme de certains de ses confrères la plonge dans une colère froide. « *Un jour, un médecin m'appelle pour me demander si je crois vraiment à tout cela, si le problème n'est pas seulement celui de "ces gens" qui cherchent à trouver des excuses pour ne pas travailler et faire de l'argent facile, s'emporte-t-elle. Ce que je vois dans mon cabinet, ce sont des choses réelles.* » « Ces gens » ? La majorité des victimes de la contamination sont les pauvres et les

Noirs des quartiers ouest. « Ces gens », ce sont les Afro-Américains toujours victimes, surtout dans le Sud, de vieux stéréotypes...

Ce qui se joue à Anniston est comme un nouveau chapitre de l'histoire raciale des Etats-Unis. « *Demandez-vous pourquoi l'usine était installée là...* », résume Angela Martin, elle-même afro-américaine. Comprendre : pourquoi en surplomb des quartiers noirs ? Pourquoi, même au niveau de l'ensemble des Etats-Unis, les Noirs sont-ils, en moyenne, toujours bien plus imprégnés par les toxiques de l'environnement ?

A trois kilomètres au sud de l'usine, Hobson City est un bourg minuscule – si petit qu'il pourrait n'être qu'un quartier d'Anniston. Avec ses 3 km² de territoire, Hobson City est aussi un symbole, un haut lieu de l'histoire des descendants d'esclaves de l'Alabama. A l'origine, la zone – le Mooree Quarter – fait partie intégrante de la municipalité voisine d'Oxford. Mais le 16 août 1899, ces quelques pâtés de maisons font sécession à la suite de l'élection d'un maire raciste. Le Mooree Quarter devient Hobson City, qu'un quotidien de l'époque désigne comme « *la seule municipalité entièrement contrôlée et gouvernée par des Noirs* ». Une plaque commémorative, plantée au centre du bourg rappelle cette histoire d'émancipation et d'espérance.

La maire, Alberta McCrory, reçoit dans son bureau, installé dans l'école. Ici aussi, les effets de la contamination se sont-ils fait sentir ? « *Nous voyons beaucoup de femmes à qui un lupus est diagnostiqué. Nous avons aussi beaucoup de cancers du sein chez des femmes encore jeunes, de 40 ou 50 ans, dit-elle. Chez les enfants, ce que nous voyons le plus c'est de l'asthme et des difficultés d'apprentissage.* »

Ici, quelques jardins ont été décontaminés, mais le parc municipal, les terrains des églises restent pollués par les PCB ou les résidus de métaux lourds d'anciens hauts-fourneaux. Alberta McCrory explique qu'Hobson City n'a pas, à l'inverse des cités voisines plus importantes, les moyens de faire face à la contamination. La ville a été abandonnée. « *Les procès achevés, nous n'avons plus d'interlocuteurs, dit-elle. En dix ans, nous avons perdu 75 maisons, ce qui est important pour une petite communauté comme la nôtre. Les gens s'en vont, ils s'installent ailleurs, là où c'est moins pollué...* »

Dans les années 1980, Hobson City comptait quelque 2 000 habitants. C'est moins de 800 aujourd'hui. Et malgré une si faible démographie, les cérémonies funéraires semblent ne pas cesser. Alberta McCrory nous recevait le 24 mai et nous quittait en précisant : « *Une femme de 55 ans sera enterrée aujourd'hui, après un cancer du sein. Une autre, de 42 ans, sera enterrée demain. Elle avait un cancer localisé au sein et au cerveau.* »

Hobson City, Anniston : ce sont des lieux minuscules et oubliés, pris dans une gangue de malheur et d'injustice trop grande pour eux. Les PCB sont un problème mondial ; à peu près tous les humains portent dans leur biologie des traces ténues de ces substances. Elles persistent, s'accumulent dans les graisses, se concentrent dans la chaîne alimentaire et ne disparaîtront pas.

« *Bien sûr, les PCB sont désormais interdits, mais une grande part de ce qui a été produit est aujourd'hui stockée dans les glaces de l'Arctique et le réchauffement va en remettre de grandes quantités en circulation, explique Ellen Spears. Il ne faut pas les voir comme un problème du passé, mais aussi comme un problème actuel et à venir. De même qu'il ne faut pas voir Anniston comme*

une catastrophe seulement locale : c'est l'épicentre d'une contamination planétaire. »